

Saint-Nazaire : le Lycée expérimental n'est pas un enfant de 68



RÉSUMÉ > *Un enfant de 68, le Lycée expérimental de Saint-Nazaire? Allons donc, il naît bien après, en 1982, et prend sa source bien avant, dans le vaste et diffus mouvement de contestation des formes d'enseignement traditionnelles.*

TEXTE > **ANDRÉ DANIEL**

« Les événements sont l'écume des choses, ce qui m'intéresse, c'est la mer »
Paul Valéry

L'assimilation du lycée expérimental de Saint-Nazaire aux « événements de mai 1968 » pourrait figurer au dictionnaire des idées reçues. Un acteur de cette naissance, avec le recul de l'histoire ne peut entériner ce raccourci.

La chronologie courte d'abord. La lettre de Gaby (Gabriel Cohn-Bendit), événement génétique est datée de la présidentielle de 1981. Et au mois d'août, Gaby m'a emmené, pour rencontrer Alain Savary.

Le ministre, porteur d'un projet de grand service public de l'Éducation, a su entendre notre demande d'y introduire le pluralisme. Gaby avait parlé au nom « des élèves et des profs qui aspirent depuis longtemps à vivre autre chose ». L'adjectif « expérimental » inventé par un

Professeur d'histoire et géographie, André Daniel est l'un des fondateurs du Lycée expérimental de Saint-Nazaire.





Notre génération, formée par le vieil humanisme des lycées d'autrefois, va se heurter à l'explosion scolaire, née moins de la reprise démographique que de l'avènement des sociétés de masse.

inspecteur d'Académie, chargé de l'encadrement administratif, est malvenu et crée des confusions.

Cette autre chose naîtra en 1982, et le vingt-cinquième anniversaire a permis grâce à des colloques et à un film de montrer ce que le bébé était devenu.

La chronologie longue à présent. Ni Gaby, ni moi ne sommes des enfants du baby-boom. Nous n'appartenons pas à la vague démographique qui a porté Mai 68, mais aux classes creuses des années 1930. Cette génération n'a fait ni la guerre, ni la Résistance. Trop peu nombreuse, dominée par les Résistants, submergée par l'explosion démographique, elle n'a pas joué un grand rôle sous la Quatrième ni au début de la Cinquième Républiques.

C'est alors que nous nous sommes connus à Saint-Nazaire, avec notre première nomination. C'est là que nous avons milité, dans une tendance du Syndicat National de l'Enseignement Secondaire (SNES) fondée par d'anciens maquisards, l'École Émancipée (ÉÉ).

Freinet, Summerhill, Makarenko...

À l'intérieur de Fédération de l'Éducation nationale (FEN) cette tendance, refusant le découpage syndical regroupait des enseignants du Primaire du Secondaire et du Technique.

C'est là, jeunes professeurs, que nous avons rencontré les « freinétiques », ces instituteurs, adeptes de Freinet, grand novateur de l'enseignement après 1918 et chassé de l'Éducation nationale.

C'étaient de longues discussions, et des confrontations à des expériences du primaire... Nous nous sentions un peu seuls dans notre lycée, alors nous en rajoutions avec d'autres rencontres à Nantes, au niveau académique. Mais nous ne savions pas trop quoi faire, et nous regardions avec une certaine envie ces instituteurs qui avaient la chance, à nos yeux, d'être toute la journée, toute la semaine, pendant au moins toute une année face à leurs élèves, en toute liberté.

Eux cependant se plaignaient de n'avoir souvent ces élèves qu'une seule année. Ils souhaitaient plus de continuité. Comme quoi la notion de temps reste relative!

Mais nous? que faire? Imaginer... discuter... agir. Comme nous répondra le proviseur à la reprise en 68 : « c'est une prérogative du chef d'établissement que de répartir les différents professeurs dans les différentes classes » alors que nous lui proposons une équipe pour travailler ensemble sur un groupe de classes.

Mais, affirmer le blocage du système, ne devait pas être un alibi pour ne rien faire. Il fallait continuer avant de commencer... Je ne raconterai pas ces luttes usantes, ces rétorsions mesquines, il faut savoir cependant qu'après 1968 ce fut pire encore.

De Freinet, nous étions passés aux « libres enfants de Summerhill », au « maître-camarade de l'école de Ham-bourg », à Makarenko et à bien d'autres. Il y a deux traditions de l'école : « ne parlez pas d'enseignement traditionnel, nous avait dit un vieil instituteur, mais dites l'enseignement habituel »

Moi-même j'ai tenté une petite recherche sur l'enseignement du compagnonnage et l'enseignement mutualiste. Après 68, quand, avec des élèves nous avons monté une création théâtrale collective, *La Planète des Sages*, satire de l'école, nous avons évoqué les jardins de Lycaios où discourent librement les péripatéticiens, et les étudiants retranchés sur la Montagne Sainte-Geneviève choisissant parmi eux le recteur de l'université, sans parler de l'abbaye de Thélème.

Après tout, du fond des temps l'on n'entend que deux voix. « Les oreilles de l'élève sont sur son dos », dit le scribe. « On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif », répond le sage.

Pourquoi changer

Mais chaque époque doit faire face à des situations toujours renouvelées. Au lendemain de la guerre, notre génération formée par le vieil humanisme des lycées d'autrefois va se heurter à l'explosion scolaire, née moins de la reprise démographique que de l'avènement des sociétés de masse. Nos collègues plus anciens ne le voient pas, ou s'en lamentent, mais c'est à cela qu'il nous faut nous adapter, en conservant ce que notre formation nous a apporté de meilleur et sans oublier nos objectifs d'émancipation, toujours menacés, mais d'une tout autre manière.

L'école de la République était alors confrontée à l'adaptation aux nouvelles normes socio-économiques nées de l'organisation scientifique du travail qu'imposait la société fordienne des Trente Glorieuses... L'orientation et la sélection remplaçaient alors une méritocratie limitée aux boursiers et la formation professionnelle prenait la place de la culture générale. C'était le modèle industriel de la distillation fractionnée, et l'explosion des anciens lycées, au milieu des lamentations des chers professeurs.

On a parlé et reparlé de démocratisation, mais une demi-heure d'instruction civique ne saurait y suffire... Nous répondions massification. Production de masse et travail en miettes, consommation de masse et règne de la publicité, donc école de masse et savoir en miettes. Par la multiplication des disciplines et l'enfermement des enseignants dans leur discipline, ce poste de travail si bien nommé. De partout les connaissances arrivaient sur les pupitres des élèves, dont ils étaient les seuls à devoir se dépêtrer. On en redemande et on en rajoute; ceux qui le dénoncent appellent cela l'encyclopédisme... Pauvre siècle des Lumières!

Il fallait sauver l'école de cette modernité sociétale, dans le même temps que la société devait s'en préserver, en introduisant la démocratie dans l'institution scolaire, et en maintenant l'esprit critique.

Une perspective politique : dans cette massification au service de la nouvelle société industrielle, introduire la démocratie dans l'institution pour préparer à lutter contre les dominations et les exploitations. Une démocratie directe, où la démocratie serait une pratique, vécue comme but et comme chemin

Une perspective pédagogique : face à ce saucissonnage du savoir, donner aux élèves la maîtrise de leur formation et de leurs connaissances, pour échapper à l'aliénation culturelle, en mettant en place des approches globales.

Merveilleuses années 1970

Chacun voit midi à sa porte. Pour certains, Mai fut une divine surprise, les Freinet se préparaient à la reconstruction de l'École... Pour d'autres, le sol se déroba sous leurs pieds : j'ai vu un professeur interpellé ses élèves qui s'attaquaient à son « droit de travailler ».

Après coup, l'effet boomerang fut net. En même temps que toutes nos propositions et toutes nos tentatives, même les plus timides étaient contrecarrées, notre impatience s'accroissait et nos idées se radicalisaient. Nous faisons de plus en plus de choses en dehors de l'école. J'ai profité d'une grève pour terminer un film sur la guerre de 39-45 à Saint-Nazaire qui, en classe, se traînait au rythme de deux heures par semaine. Des classes entières faisaient l'école buissonnière pour une excursion géographique. Il y eut aussi *La Planète des Sages*.

Au fond, les années 1970 ont été merveilleuses. Elles ont accumulé l'envie et l'énergie qui vont permettre la

création d'abord, grâce à l'audace et l'obstination de Gaby, la mise en route ensuite de cette aventure, avec une équipe qui avait commencé à se regrouper pendant cette époque.

Il fallait de solides convictions, une certaine inconscience, mais aussi une bonne expérience pour vouloir construire un lycée nouveau! Une construction qui s'est faite de bric et de broc, dans des locaux de fortune dispersés, avec des élèves arrivés de partout, rebelles irréductibles, revenus de tout sans être allés nulle part, laissés pour compte, interrogations muettes ou bien sphynx incompris, buissonniers et gyrovagues. Les « bons élèves » préférèrent les routes bien droites et clairement balisées, voies de leurs futures réussites intégrées.

C'est avec les autres que nous avons prouvé le mouvement en marchant, sur des chemins non tracés, avec un contrat à construire en commun, mais que personne ne connaissait. Confusément, en faisant et en se regardant faire, au milieu d'AG, de palabres plus ou moins décousus dans le réfectoire de Bonne Anse qui nous accueillait pour un temps, et aussi de conversations sans fin dans les « apparts » d'une espèce d'internat, externé dans les HLM, quelque chose prenait forme. Après tout, la pédagogie n'est d'abord qu'un contact et une pratique... à théoriser!

La lecture d'un tract, écrit par un groupe d'élèves, me soulève encore. C'est comme si, après une montée tortueuse, de celles où l'on ne regarde que l'endroit où l'on met les pieds, en arrivant sur les hautes terres, la poitrine s'enfle pour s'emplier d'un air plus rare et plus pur, les yeux s'agrandissent pour découvrir les lointains. Les signataires proclamaient « et si, nous aussi, nous étions ambitieux ».

Marcher sur ses deux jambes

Pour démocratiser il a fallu lancer l'idée d'une Constitution, se poser les questions de comment l'écrire, puis quoi y mettre. In fine, un collègue élèves et un collègue éducatif envoient des délégués au conseil d'établissement qui prend les décisions d'ordre général, un groupe de base mixte, renouvelé tous les quinze jours, organise la vie collective au quotidien. Ça vaut ce que ça vaut, mais le chemin était plus important que le but.

Dans le même temps, la formation intellectuelle s'organise dans des ateliers, centrés sur un sujet général transdisciplinaire pendant quinze jours, animés par deux mem-

Pour certains, Mai fut une merveilleuse surprise. Pour d'autres, le sol se déroba sous leurs pieds.

Le chemin était plus important que le but.





Un contexte historique qui ne saurait se satisfaire d'une référence soixante-huitarde d'ailleurs confuse et complexe.

bres de l'équipe éducative avec des élèves volontaires. Les sujets émergent dans des groupes de programmation qui, eux aussi, privilégient le chemin.

Si cet ensemble puise ses racines dans un temps long, il pousse dans un contexte historique qui ne saurait se satisfaire d'une référence soixante huitarde figée, d'ailleurs confuse et complexe. Il doit s'adapter à sa durée dans un environnement en mouvement. L'histoire continue et les réformateurs ou révolutionnaires qui prétendent arrêter le temps deviennent vite des conservateurs rigides.

Ce lycée, né d'une certaine contestation des Trente Glorieuses, doit choisir des objectifs d'aujourd'hui dans cette société qui hypervalorise le présent immédiat alors qu'elle est précipitée dans une formidable mutation

La révolution numérique nous renvoie à la révolution de l'imprimerie. Alors le règne de l'écrit s'est imposé à la disputation scolastique. Mais si l'esprit critique s'est attaqué à l'esprit d'autorité, dans l'humanisme, le cours ex cathedra et le manuel ont tout fait pour maintenir l'Ordre et la Hiérarchie. Les deux courants s'opposent toujours.

Comme la langue d'Ésope le numérique et Internet charrient le meilleur et le pire. L'École doit se centrer sur l'apprentissage critique des nouveaux moyens. Le chemin reste plus important que le but.

Un problème générationnel est apparu, avec les difficultés des jeunes à trouver leur place. L'ascenseur social est en panne et l'on continue à vanter les vertus de l'égalité des chances quand la société devient de plus en plus inégalitaire.

Enfin, quand la société-monde découvre, presque de force la finitude de la biosphère, après la finitude du monde, il ne s'agit plus de prendre conscience de la nécessaire solidarité sociale, mais aussi de l'importante solidarité avec la nature.

Les élites des Trente Glorieuses, spécialistes, professionnels, experts, enfermés dans les fausses certitudes scientistes de l'économisme et les soi-disant contraintes de la technique montrent les limites de leurs savoirs pointus.

Il est donc urgent pour les jeunes, de vivre une pratique civique et d'acquérir un savoir global pour bâtir le monde dans lequel ils vivront demain.